

Pionnières du féminisme et du syndicalisme : Léa Roback et Madeleine Parent

Dossier thématique réalisé par la Cinémathèque québécoise, en collaboration avec le RéQEF, 2023.

Ces transcriptions sont tirées des chutes de tournage du film *Madeleine Parent, tisserande de solidarité* (2002), réalisé par Sophie Bissonnette.

KENT ROWLEY (1942-1978)

Le mariage avec Kent Rowley (1953)

Judith Murray : Pendant cette période-là, vous avez finalement... vous et Kent vous êtes mariés en 53. Pourquoi avez-vous attendu si longtemps ?

Madeleine Parent : Bien, il y avait différentes raisons. D'abord, j'ai dû avoir un divorce de mon premier mari. Et ça, il est revenu vers 1945 de la guerre. Puis il n'était pas question que Kent et moi on se marie là de toute façon. Mais j'avais eu des désaccords avec mon mari, qui était un excellent homme, mais c'est difficile de comprendre le Québec. Et alors que ça semblait pas si compliqué pour moi au temps où on s'est mariés, plus tard j'étais plus exigeante sur la compréhension du Québec et lui venait des Côtes de l'Ouest. Et moi j'étais dans le syndicalisme et c'était surtout des Canadiens français dans les moulins de coton. Alors, ça a pris du temps pour que cette décision-là se fasse, mais parce que nous étions sur la brèche tout le temps, qu'on nous attaquait de toute part, qu'on attaquait nos membres, qu'on essayait de casser notre syndicat, à ce temps-là qu'une femme divorce, ç'aurait été sérieux. Et ça aurait nui au syndicat. J'en avais aucun doute. Et c'est seulement après 52, quand nous avons été trahis par l'Union internationale, avec les dirigeants à Washington durant une grève très difficile, que je me sentais libre de me remarier. Et ça s'est fait.

Un partenaire et un compagnon de vie (1942- 1978)

Sophie Bissonnette: Qu'est-ce qui vous a attiré chez Kent ? Quel genre d'entente vous aviez ensemble ? Qu'est-ce qui vous unissait, je pense que dans cette vision, mais aussi humainement de ce que vous reconnaissiez l'un dans l'autre, que vous respectiez l'un dans l'autre?

Madeleine Parent : Bien, avec tous les organisateurs que j'avais connus dans les réunions internationales et ailleurs, je me suis rendu compte que Kent ne serait jamais, jamais, un bureaucrate. C'était contre nature. C'était un organisateur hors pair. Il expliquait aux gens ce qu'il croyait devoir faire, mais surtout, il les écoutait. Il apprenait d'eux quelles étaient leurs conditions de travail. Qu'est-ce qui se passait dans l'usine, ce dont il avait besoin. Et avec ça et son expérience d'organisateur, malgré qu'il était très jeune encore, il pouvait suggérer le travail d'organisation, de solidarité. Aussi, à Valleyfield, il l'avait rencontré d'abord – parce que quand il est allé visiter, il y avait des gens incertains – puis ils lui ont dit : « Va donc voir Trefflé Leduc ». Il avait été vice-président dans la grève de 37 des syndicats catholiques. Il

avait refusé d'accepter l'idée du retour au travail. On l'avait congédié en conséquence. Alors il était allé voir Trefflé Leduc et Kent et Trefflé – puis Trefflé était d'âge pour être son père, sinon son grand-père – ils comprenaient tous les deux qu'il fallait que les femmes s'intègrent au mouvement, qu'elles se sentent chez elles, qu'elles... qu'on les écoute aussi.

SB : Et ça, ça vous a rapproché de Kent?

MP : Sûrement, sûrement! Alors après avoir fait beaucoup de travail de visites, de recrutements, alors est qu'il y avait des mécaniciens surtout, mais plus tard des femmes, qui recrutait aussi, il a fait une assemblée qui a été annoncée publiquement. Et là, il m'a invitée, et lui et Trefflé voulaient que les travailleuses sachent qu'il aurait une femme orateur, que c'était pas rien que pour les hommes. Parce qu'avant ça, aller au syndicat, c'était plutôt pour les hommes, pas pour les femmes. Alors je suis allée. Des femmes sont venues, elles ont posé des questions. J'ai appris, même à cette assemblée, des choses que je n'oublierai jamais. Par exemple qu'en 42, elles étaient très très conscientes du harcèlement sexuel au travail et qu'elles étaient attirées au syndicat pour pouvoir se défendre contre le harcèlement sexuel au travail. Et je voyais qu'il était fier de voir que ces problèmes-là ressortaient, que les femmes étaient contentes de participer. Elles se sentaient parties du mouvement. Et on avait affaire à des bureaucrates, ailleurs, dans les unions internationales. « Ah! Les femmes, les enfants, ça fera jamais un bon syndicat », et le reste. Alors que Kent avait pas du tout ces idées-là.

SB : Comment se passait ce partenariat qui va durer une trentaine d'années ? Comment vous vous répartissiez les tâches, des fois vous deviez sûrement avoir des opinions aussi qui divergeaient ? Comment vous... Comment vous en arriviez à résoudre les conflits ?

MP : Nous avons aussi beaucoup, beaucoup d'arguments, lui et moi, sur la stratégie, sur les tactiques, sur certaines choses à faire. Mais il y a jamais eu de ressentiment. C'était toujours une recherche. Toi, c'est ton idée, moi c'est l'autre. Discute, discute, discute, on cherchait à trouver le meilleur moyen. Et, avec nos... soit tous les deux seulement, ou avec des élus des différents locaux, et ça a toujours été un résultat qui était bon. Puis ça jetait plus de lumière, même si on trouvait pas tout de suite la solution. Alors ça a jamais été « Il faut que tu m'écoutes » ou rien de semblable. C'était une recherche commune, des meilleurs moyens de faire une lutte. Et comment intégrer les membres à la recherche des stratégies et des tactiques. Et des fois, on a eu des situations très, très corsées, très difficiles. Alors, ça a été une expérience assez extraordinaire. Et pour moi, dans ma vie, c'était le genre d'homme avec qui je voulais être associée. Et je l'ai beaucoup aimé. Il faut dire qu'on n'était pas tellement souvent ensemble, parce qu'une fois que j'ai commencé à négocier, d'abord il m'a aidée beaucoup à apprendre à organiser. Je savais le faire jusqu'à un certain point et je le faisais aussi bien que beaucoup d'autres qui étaient organisateurs depuis longtemps. Mais lui était un organisateur sensible, qui consultait avec les ouvriers, les ouvrières qui étaient en train de s'organiser. Et qui avait... qui était très systématiques aussi. Qui avait beaucoup d'ordre, et dans ses idées et dans sa documentation. Et ça m'a beaucoup aidée.

Pour les négociations, la première année, je l'ai suivi. Alors même si c'était pas mon boulot, il disait : « Bien viens-tu, on négocie ». Et au bout d'à peu près un an, il dit : « Bon bien là, tu vas t'occuper de tes négociations ». Et avec l'aide qu'il m'avait donnée, et aussi on pouvait toujours se consulter, je suis devenue négociatrice aussi bien qu'organisatrice. Et nous, nous faisons nos mémoires face aux gouvernements, dans le lobbying, dans les délégations et aussi devant la Commission de relations ouvrières, soit au Québec ou en Ontario. Et il y avait toujours que... bien pas nécessairement sur place, quand il fallait changer de direction dans une négo et tout, ça se faisait avec le comité local de négo et là on prenait notre orientation. Mais quand on avait l'occasion, on échangeait nos expériences.

Et soit comme moi je lui donne des idées ou que lui en ait ou qu'il soit avec moi quand nos comités se réunissaient au Québec, ou que je sois avec lui quelque part en Ontario ou ailleurs. Alors, ça enrichissait le travail. Et dans les dernières années, quand on a... on avait subi les attaques des unions internationales, autant du maccarthysme, de la guerre froide, de la chasse aux sorcières, et qu'on a commencé à travailler avec d'autres syndicats qui avaient subi les mêmes affres des bureaucraties américaines, Kent s'est occupé de plus en plus de la... du Conseil et ensuite de la Confédération des syndicats canadiens et moi de plus en plus exclusivement de, non seulement notre organisation, mais les négos.

Mais faut dire que quand on a eu des grèves, pour Kent, il fallait qu'il soit là. Il y a rien qu'une grève d'où il a été presque complètement absent. C'est quand il a eu une hémorragie cérébrale et il était encore en convalescence.

SB : Il fallait qu'il soit là parce que c'était un homme d'action.

MP : D'abord, c'était un organisateur de grève extraordinaire. Très très rare.

SB : Qu'est-ce que ça veut dire ça ? Qu'est-ce que ça prend comme qualité ?

MP : Bien d'abord il faut être à l'écoute des gens, faut pas leur commander. Faut, quand ils votent pour une grève, que ce soit bien *leur* décision. Qu'en même temps, si on fait une recommandation ou si on n'en fait pas, mais qu'on sache qu'ils vont faire la grève, qu'on les prépare, qu'on leur dise si... « vous n'êtes pas obligés de faire la grève, mais voici ce que la compagnie offre. Jugez ». Si c'est absolument injuste, et bien souvent on trouvait que c'était injuste, malgré qu'il n'y a pas eu énormément de grèves, mais elles ont presque toutes été percutantes.

SB : Mais ça a été aussi votre amoureux dans la vie, quand vous aviez du temps ensemble, qu'est ce que vous aimiez partager ensemble ?

MP : Quand on pouvait s'éloigner à la campagne... Mais ça, ça prenait une fin de semaine où il n'y avait pas d'assemblée, pas de grève, pas de travail urgent. Des fois un lisait et on échangeait sur telle ou telle lecture. Lui lisait beaucoup plus que moi. Je lis aujourd'hui certaines choses qu'il m'a recommandé de lire il y a 40 ans (rire), que j'ai pas trouvé le temps de lire. Et... bien... on était très souvent fatigués. Il fallait d'abord se reposer un peu. Dire qu'on se changeait les idées tellement, c'était toujours un peu dans notre tête. Mais on pouvait être plus calmes, plus reposés. Et c'était très satisfaisant.

SB : Sa mort a dû être une perte très importante pour vous ?

MP : Oui, ça a été une perte, mais malheureusement, je le voyais venir. Parce qu'il déclinait. Et il n'en parlait, pas, mais il le savait. Le travail était devenu trop dur pour lui. C'était difficile. Et surtout quand, dans le mouvement, on voyait poindre, des tentatives encore à la bureaucratie. On se disait... moi, ça me pesait moins lourd sur les épaules parce que j'étais pas malade, mais lui, ça lui pesait lourd. Mais il a continué. Il est mort un dimanche matin. Puis il avait travaillé toute la semaine avant moi. Moi j'avais été en Colombie-Britannique à une conférence du syndicat.

SB : On est en quelle année ?

MP : En 78, en février, Mais je me rendais compte qu'il perdait des énergies. Alors... et lui aussi, y'a pas de question. Si je m'étais disputée avec lui pour qu'il se soigne mieux et tout et tout, je pense pas que ça aurait fait une différence. Puis je voulais pas disputer. Sauf que quand on a eu la grève artistique à Artistic Woodwork et qu'il était en train de se remettre de sa première congestion cérébrale, là j'ai dit : « Non, tu ne viendras pas ». Et j'ai réussi à

recruter des jeunes, qui avaient été avec nous comme volontaires, qui étaient très dévoués à la cause, qui ont pris la relève avec moi. Et on a mené une grève très dure et on a pu l'amener à bien sans que lui soit dans le feu de l'action.